

## Travail au tabac (suite)

Le matin il y avait souvent de la rosée et la température était plus froide. Après quelques minutes de travail, même si nous portions des habits en caoutchouc, nous étions trempés. De temps à autre, je plaçais mes mains sur le cheval pour les réchauffer un peu. Plus tard dans la journée, les feuilles de tabac étant sèches, plus molles et moins cassantes, elles se manipulaient beaucoup mieux et le travail se faisait plus rapidement.



Pour le *cassage*, nous n'étions pas payé à l'heure; nous recevions plutôt un montant fixe par *séchoir à tabac*. La journée de travail pouvait se terminer assez tôt si les conditions étaient bonnes et le séchoir rempli rapidement.

Ma première journée de *cassage* est restée gravée dans ma mémoire. Il a plu toute la journée et il faisait relativement froid. La plupart des *casseurs* ayant peu d'expérience et les conditions étant peu clémentes, nous avons terminé de *casser* assez de tabac pour remplir le séchoir qu'après 18 h. Heureusement que le lendemain, on ne travaillait pas, me permettant ainsi de récupérer un peu et de me poser quelques questions existentielles sur l'importance de *poursuivre mes études classiques*.

Lors de ma deuxième saison, Ange-Albert Beaulieu m'avait demandé d'être *pendeur* plutôt que *casseur*. Les feuilles de tabac apportées au séchoir étaient disposées par trois *attacheuses* de chaque côté de lattes de bois par paquets de trois feuilles attachées à l'aide d'une ficelle. Une fois remplies, je recevais les lattes dans le séchoir où je les disposais sur des poutres. Puisque le séchoir était un bâtiment relativement haut, il fallait constamment grimper de poutre en poutre et se pencher pour attraper les lattes et les disposer l'une à la suite de l'autre à intervalles réguliers. Quand les feuilles étaient mouillées, c'était plus lourd et il fallait manipuler les lattes avec soin pour éviter que des feuilles de tabac se cassent et se détachent. De plus les feuilles dégoulaient et je devenais tout trempé. À la fin de la première journée, j'avais mal derrière les genoux et aux mollets à tel point que, le lendemain matin, j'avais peine à marcher. Heureusement, c'était jour de congé. J'ai terminé la saison comme « *pendeur* », mais l'année suivante, j'ai informé monsieur Beaulieu que je travaillerais comme *casseur* et non comme *pendeur*.



Après quelques années, le travail de *casseur* devint beaucoup plus facile. Un appareil mécanique comportant six charriots avec sièges nous permettait de demeurer assis, de récolter les feuilles de la main droite et de les déposer dans un contenant placé devant nous. *Le grand confort, quoi!*

*Texte soumis par André Lépine (juillet 2020)*